Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 25 (1917)
Heft: 2

Artikel: A propos du 24 janvier 1798-1917
Autor: Maillefer, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-20980

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A PROPOS DU 24 JANVIER 1798-1917 [1]

Nous célébrons chaque année deux dates mémorables, également chères aux enfants de ce pays ; l'une est celle du 24 janvier, anniversaire du jour où les Vaudois proclamèrent leur indépendance ; l'autre rappelle le 14 avril 1803, époque à laquelle le canton de Vaud, définitivement constitué, prit sa place dans le monde, en qualité d'Etat souverain, membre de la confédération helvétique.

C'est le premier de ces événements que nous fêtons aujourd'hui.

Vous devez savoir gré, chers élèves, à vos directeurs et à vos maîtres, de vous réunir à cette occasion, et je les remercie d'avoir bien voulu, en m'associant à cette solennité, me permettre de rappeler de vieilles amitiés, et d'exprimer ma sympathie et ma reconnaissance pour les établissements cantonaux d'instruction secondaire auxquels je m'honore d'avoir, à une époque, hélas, déjà lointaine, consacré quelques années de ma jeunesse.

Il est à peine besoin, Messieurs, de vous retracer l'histoire de la révolution vaudoise de 1798. Depuis l'époque de la Réforme, le Pays de Vaud était sujet de LL. EE. de la Ville et République de Berne. Courbé pendant deux siècles et demi sous cette domination, il avait senti s'apesantir sur lui, d'une façon continue et progressive, la main lourde et rude d'un gouvernement qui n'était pas sans mérite, mais qui avait dégénéré peu à peu en une oligarchie étroite, orgueil-

[1] Quelques mots adressés à la jeunesse scolaire, à la Cathédrale de Lausanne, le 24 janvier 1917. Cet article sort un peu du cadre habituel de notre *Revue*. Mais la guerre actuelle appartient déjà à l'histoire par quelques-uns de ses côtés.

leuse et égoïste. Jalouse de son autorité et de ses droits, elle avait noyé dans le sang la révolte des paysans, envoyé Davel à l'échafaud, fait périr Henzi dans les supplices ; elle restait toujours menaçante, prête à châtier sans faiblesse la moindre atteinte à ses privilèges.

Avec la Révolution française, un souffle libérateur passe sur l'Europe. Les sujets s'agitent. Les Vaudois réclament un changement de régime, ou, tout au moins des concessions, quelques réformes, le rétablissement d'anciens droits. Les patriciens de Berne répondent par des menaces, par une occupation militaire du Pays, par des châtiments rigoureux. Dans cette extrémité, les Vaudois implorent la protection du Directoire de la République française, et, lorsque celui-ci leur eut promis son appui, ils opèrent leur Révolution. Au matin du 24 janvier 1798, les patriotes proclament la République lémanique et l'indépendance du Pays de Vaud ; ils arborent la cocarde verte ; ils plantent des arbres de la liberté ; ils chassent leurs baillis. Le régime bernois avait vécu.

Tout cela s'est accompli avec l'aide de la France et sous la protection de ses armées. Ce n'est donc point un simple incident de l'histoire locale, mais bien un des actes de l'histoire de la Révoltion et des grandes guerres qui l'ont accompagnée. C'est dans ce cadre qu'il convient de l'étudier.

A cent vingt ans de distance, l'histoire de ces guerres offre avec celle que nous vivons à cette heure l'analogie la plus frappante et la plus significative.

Depuis 1792, la guerre entraînait l'une après l'autre les nations dans la mêlée générale. Deux idées, deux doctrines politiques se disputaient la maîtrise du monde. La France révolutionnaire, d'une part, appelait les peuples à la liberté ; l'Europe monarchique et réactionnaire, d'autre part, combattait pour le maintien des privilèges et des abus. La France avait subi l'assaut le plus formidable. Divisée contre

elle-même, désorganisée, trahie, elle avait d'abord plié sous le choc. Mais la jeune République s'était ressaisie, elle avait tenu tête aux despotes coalisés, elle avait repoussé l'invasion, porté la guerre au delà de ses frontières, menacé les capitales ennemies, dicté ses conditions aux diplomates et aux souverains.

Parmi l'ébranlement général, un seul pays restait au repos. Tandis que la bataille faisait rage des Pyrénées aux montagnes du Tyrol, de la mer du Nord à l'Adriatique, la Suisse avait paru comme un vieil édifice, branlant et caduc, entouré de flammes, toujours menacé, mais qu'un hasard incroyable ou une providence divine avait miraculeusement préservé de la catastrophe. Enfin l'orage s'était assoupi ; l'année 1797 avait consacré la victoire de la France. Les belligérants avaient posé les armes. Au centre de l'Europe meurtrie mais apaisée, la Suisse se comparait à la citadelle imprenable édifiée sur le roc et qui brave toutes les tempêtes.

Ce n'était là qu'une vaine apparence. Seules les circonstances extérieures et non point sa ferme volonté avaient préservé la Suisse. Les peuples doivent mériter leur heureuse fortune et s'en remettre à eux-mêmes tout d'abord du soin de défendre leur existence. L'amitié des puissants, la condescendance des voisins, les alliances et les traités n'ont qu'une valeur relative. La nation qui veut vivre doit posséder l'organisation politique, l'organisation militaire, l'organisation morale, réaliser l'unité de vues et de sentiments. Or nos ancêtres n'avaient rien de semblable.

Les Ligues des XIII cantons ne constituaient pas un Etat, au sens propre du mot : elles n'avaient aucune armée digne de ce nom ; il leur manquait surtout la force de cohésion. Entre protestants et catholiques, entre grands cantons et petits cantons, entre villes et campagnes, entre démocraties et patriciats souverains, entre maîtres et sujets, entre aristo-

crates et patriotes se dressaient des rivalités, des jalousies, des soupçons, des méfiances, des inimitiés. La querelle où s'acharnait l'Europe avait exaspéré les haines ; les réactionnaires pactisaient avec les coalisés, les patriotes marchaient avec la Révolution, dont la victoire seule pouvait leur apporter la délivrance.

Le résultat ne se fit pas attendre. La paix de 1797 n'était qu'une paix boiteuse et mal assise. La vague révolutionnaire montait ; elle s'attaquait aux petits pays voisins de la France. Au premier choc la vieille confédération s'écroulait.

Elle succomba, mais non sans gloire et sans dignité. Le sang des vainqueurs de Sempach et de Morat vivait encore chez leurs fils. Les victoires, malheureusement locales et isolées du landsturm bernois, des montagnards de Schwytz, des Hauts Valaisans, des bergers des Ormonts, donnent à penser qu'une résistance mieux organisée aurait tenu tête à l'invasion.

Un malheur amène un autre malheur. L'invasion de la Suisse rallume la guerre mondiale, et cette fois, notre sol en est le champ de bataille. Sur la guerre étrangère se greffe la guerre civile. Ce sont, pour notre pays, cinq années de troubles, d'anarchie, de misères et de souffrance. Il en sortira, c'est vrai, mais, encore une fois, grâce à une volonté étrangère. En 1803 la Suisse est reconstituée, calmée ; mais elle n'est plus tout à fait indépendante ; elle est la chose du puissant despote qui plie l'Europe à sa volonté de fer. Elle est liée à la fortune de Bonaparte.

L'histoire, dit-on, se répète. Les proportions diffèrent et les circonstances ne sont jamais tout à fait identiques ; mais il faudrait être volontairement aveugle et sourd pour ne point songer à notre grande guerre lorsqu'on raconte celles de la Révolution, pour ne point réfléchir à 1798 lorsqu'on vit en 1917.

Chers élèves, chers amis,

Les quarante années qui ont suivi la date fatale de 1870 devraient passer, semble-t-il, pour une phase heureuse de l'histoire du monde, et ceux qui les ont vécues, dans notre Suisse tout au moins, pourraient, sans optimisme présomptueux, s'estimer relativement privilégiés. Dans le domaine politique, ils ont vu les conquêtes de la démocratie et l'extension des droits populaires. Les réformes sociales ont apporté aux classes laborieuses une amélioration sensible dans leur sort présent et de sérieuses garanties pour l'avenir. La superbe renaissance économique des nations civilisées ouvrait les plus vastes perspectives.

Et que dire du merveilleux essor de l'esprit humain ; de la science domestiquant à la volonté de l'homme les forces utiles de la nature, affermissant sa domination sur l'espace, sur l'air, sur les mers profondes,... réalisant ces découvertes prestigieuses, communes aujourd'hui, mais qui semblaient, hier encore, les conceptions hasardeuses d'imaginations trop fécondes !

Les moins jeunes d'entre nous ont entendu gronder le canon de la guerre franco-allemande, et ils ont assisté au défilé tragique de troupes malheureuses rejetées sur le sol de notre patrie. Ils ont ainsi approché le danger d'assez près pour en ressentir toute l'horreur, pas assez néanmoins pour en éprouver directement les funestes conséquences.

Et dès lors on rêvait de paix européenne et de désarmement universel. Les pacifistes nous berçaient de leurs espoirs et les événements s'appliquaient à justifier leur chimère ; souvent de lourds orages s'amoncelaient, mais les menaces les plus graves se dissipaient en fin de compte. Ne devait-on pas, d'après les normes de la sagesse antique, juger la paix

d'autant mieux assurée que les préparatifs de guerre se révélaient plus formidables? La perfection des moyens de tuer, la multitude des effectifs ne feraient-ils pas hésiter indéfiniment l'agresseur? Au pis aller, si la guerre éclatait quand même, elle serait brève et sans durée, l'épuisement, presque instantané, contraindrait l'un et l'autre adversaire à poser promptement les armes.

Le réveil a été brusque, la désillusion cruelle.

Ah! certes, nos contemporains ont perfectionné la guerre. Ce n'est plus la chevauchée hasardeuse de pillards en quête de gloire et de butin, ni l'épopée héroïque de bataillons lancés au travers de l'Europe, ni même la manœuvre savante de grandes armées remportant la victoire à force d'exactitude et de mathématique précision.

Il était réservé au XXe siècle de connaître la guerre si tristement mais si justement définie : la guerre totale.

Guerre totale, en effet, parce qu'elle jette à la mêlée les peuples de tout un continent, les soldats accourus des extrémités du globe, et les neutres eux-mêmes, directement ou indirectement frappés par la tourmente.

Guerre totale, parce que chaque belligérant mobilise en vue de la défense nationale la totalité de son peuple, soldats et civils, femmes et enfants, vieillards et invalides, pour en faire les instruments de la victoire... ou les pitoyables victimes de l'envahisseur.

Guerre totale, dans laquelle les adversaires mettent au service de leur œuvre de mort les perfectionnements que vingt siècles de progrès avaient apportés aux sciences, tout en empruntant aux civilisations les plus primitives et les plus barbares des moyens de s'entretuer tombés depuis longtemps en désuétude.

Guerre totale surtout. parce qn'elle ne doit jamais finir, parce que l'après guerre sera encore la guerre, la guerre de

vengeance, la guerre pour la ruine de l'ennemi, pour son écrasement matériel et économique.

En présence de cette guerre brutale et imprévue, les Suisses de 1914 se trouvèrent, on peut le dire, en meilleure posture que les Suisses de 1798.

Quand sonna le tocsin du premier août, l'âme des ancêtres sembla se réveiller ; un frisson belliqueux parcourut la nation ; la solidarité helvétique s'affirma pleine, entière, sans défaillance ni fissure. Recrues imberbes, troupiers dans la force de l'âge, landstourmiens grisonnants se levèrent comme un seul homme à la voix de la patrie en danger, prêts à donner leur vie pour défendre l'intégrité du territoire et l'honneur du drapeau.

Le péril cependant n'était point immédiat ; la fièvre héroïque s'est calmée. Alors nous sommes redevenus les Suisses de tous les jours ; nous avons suivi nos impulsions ; nous avons fait des vœux pour l'un ou pour l'autre des combattants, souhaité sa prompte victoire et surtout la solution rapide de la crise et le bref retour à l'état normal. Mais les désirs des petites nations ne pèsent guère dans la balance de l'histoire ! Rien de ce que nous espérions ne s'est réalisé. Notre déception fut amère, et nous en avons fait un grief à tout le monde, à nos magistrats, à nos hommes politiques, à nos chefs militaires, aux nations étrangères, à nos Confédérés, à nous mêmes. Nous avons souffert, il est vrai, dans notre amour propre, dans nos sympathies, dans nos habitudes, dans notre bien-être, et même dans l'exercice de quelques-unes de nos libertés ; mais en présence de ces difficultés, nous n'avons pas dépassé en mérite les hommes d'avant la révolution helvétique.

Que sont nos déboires en regard des infortunes que nous avons touchées du doigt : populations civiles fuyant leurs foyers saccagés ; jeunes hommes enrôlés pour la victoire et

rendus mutilés à leurs familles; solides garçons, partis pleins de sève et de vigueur, et qui, mortellement frappés, reposent maintenant dans le cimetière de quelque lointain village.

Oserions-nous comparer nos maux présents à l'agonie des peuples martyrs, réduits à une telle détresse physique et morale qu'ils envient, du fond de leur misère, le sort des braves tombés face à l'ennemi ou celui des premières victimes dont la mort a terminé les souffrances?

Mais notre crise intérieure est terminée, il faut le croire, ou sinon, nous voulons en sortir, autrement ce serait méconnaître les leçons du passé et les avertissements de l'heure actuelle. Nous avons besoin de toutes nos énergies pour d'autres œuvres que les récriminations stériles ou les polémiques oiseuses.

La patrie ne nous demande pas, aujourd'hui, le sacrifice de notre vie; notre devoir n'en est pas moins sérieux et grave. Car si l'héroïsme réside, à un moment donné, dans un oubli total de soi, et dans un effort qui dépasse la nature humaine, il est un autre héroïsme souvent plus difficile, qui consiste à persévérer dans l'effort tenace et répété, et l'on peut même affirmer que, dans certaines circonstances, il y a plus de vaillance à savoir bien vivre qu'à savoir bien mourir.

Les peuples belligérants, épurés au creuset de la plus redoutable des fournaises, en sortiront plus virils et plus forts. Nous ne saurions rester indifférents à cette transformation. Si nous ne nous élevons pas nous-mêmes, nous serons abaissés par comparaison. Voilà ce que peuvent se répéter jeunes et vieux, mais vous surtout, chers élèves, qui représentez une élite intellectuelle, — enfants, adolescents à cette heure, bientôt hommes et citoyens appelés, comme tels, avec vos aînés d'abord, sans eux par la suite, à édifier l'Europe et la société nouvelle.

Une nation peut se voir envahie, foulée aux pieds, chassée de sa terre natale, arrachée à ses villages détruits pour être conduite en servitude, vouée aux plus horribles tortures et à la plus abominable tyrannie... et se relever, malgré tout, haussée dans l'estime des contemporains, grandie aux yeux de la postérité.

A vues humaines, les pires éventualités seront épargnées à la Suisse, mais nous sommes à l'heure présente, nous allons être à l'heure future sérieusement éprouvés. Il est néanmoins en notre pouvoir de garder, à travers toutes les vicissitudes, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, une valeur morale qui ne se mesure pas à l'étendue des frontières, aux millions entassés dans les coffres, à l'énormité de l'outillage industriel, au nombre des mitrailleuses et des bataillons. Un peuple demeure vivace, impérissable, indestructible tant que persistent en lui la volonté de vivre, l'esprit de dévouement et de sacrifice, l'union et la concorde ; tant qu'il conserve la foi en son idéal, le culte du droit et de la justice, le respect de la parole jurée, le sentiment de la dignité individuelle et de l'honneur national. Paul MAILLEFER.

SOCIÉTÉ VAUDOISE D'HISTOIRE

Mercredi 17 janvier, à la séanee présidée par M. Paul *Maillefer*, M. Ch. *Vuillermet*, peintre, a offert à la Société le relevé d'un plan de la ville de Rolle de 1693, plan où l'on voit que nombre de maisons sont demeurées la propriété des familles qui les possédaient il y a plus de deux siècles.

M. L. *Mogeon* a révélé l'existence d'un curieux traité de phonétique, acheminement à une langue universelle, dû à un bourgeois de Baulmes, du 18e siècle, J.-P. Deriaz. Cet ouvrage que possède la Bibliothèque cantonale, est intitulé « Palais de 64 fenêtres, éclairant un dictionnaire universel qui est la suite de ce magnifique